

DISSERTATION

Nº. 154

SUR

LES AFFECTIONS ORGANIQUES

LES PLUS FRÉQUENTES

LORS DE LA CESSATION DES MENSTRUES,

ET LE TRAITEMENT QUI LEUR EST APPLICABLE ;

*Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 5 août 1829, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR N.-THÉODULE VERPILLAT, d'Arlinthod ,

Département du Jura ;

Bachelier ès-lettres et Bachelier ès-sciences de l'Académie de Paris ;
Élève des hôpitaux et hospices civils de la même ville , et Élève
de première classe de l'École pratique.

*Mulieribus uterus ad purgationem et partum bonum est ; sed
morborum infinitorum malorumque acervum congerit.*

ARETÆI de Signis et causis diuturnorum morborum, lib. 2, cap. 2 ;
edit. Cornarii.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, DOYEN.	MESSIEURS.
Anatomie.....	CRUVEILHIER.
Physiologie.....	DUMÉRIL.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale.....	CLARION, <i>Suppléant.</i>
Pharmacologie.....	GUILBERT.
Hygiène.....	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN.
	{ ROUX, <i>Examinateur.</i>
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU.
	{ FOUQUIER.
Opérations et appareils.....	RICHERAND, <i>Examinateur.</i>
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT.
Médecine légale.....	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	DESORMEAUX, <i>Président.</i>
	CAYOL.
Clinique médicale.....	{ CHOMEL.
	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RECAMIER, <i>Examinateur.</i>
	BOUGON.
Clinique chirurgicale.....	{ BOYER.
	{ DUBOIS.
	{ DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens.....	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS	MESSIEURS.
ARVÈS.	GIBERT.
BAUDRÉLOQUE.	KERGADE.
BOUVIER.	LISFRANC.
BRESCHET.	MAISONNE.
CLOQUET (Hippolyte).	PARENT DU CHATELET.
CLOQUET (Jules).	PAYET DE COURTEILLE, <i>Examinateur.</i>
DANCE.	RATHEAU, <i>Examinateur.</i>
DEVERGIE.	RICHARD.
DUBOIS.	ROCHOUX.
GAULTIER DE CLAUDEY.	RULLIER.
GÉRARDIN.	VELPEAU.
GERDY, <i>Suppléant.</i>	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES ,
A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

*Doux gage de l'amitié et de la reconnaissance sans bornes du
plus affectionné des fils.*

A MES CHERS ONCLES ,
A MES CHÈRES TANTES.

*Agréez , je vous prie , l'hommage de mon premier essai dans
la carrière médicale ; acceptez-le comme le témoignage de ma vive
reconnaissance et de mon sincère attachement.*

A MON FRÈRE.

Marque d'affection.

N.-T. VERPILLAT.

DISSERTATION

SUR

LES AFFECTIONS ORGANIQUES

LES PLUS FRÉQUENTES

LORS DE LA CESSATION DES MENSTRUÉS,

ET LE TRAITEMENT QUI LEUR EST APPLICABLE.

De l'utérus et de son influence sur la femme.

L'UTÉRUS est un organe sur la nature duquel de nombreuses contestations se sont élevées, et comme elles ne sont point encore terminées, nous nous rangerons du côté de l'opinion la plus généralement admise, qui consiste à le considérer comme essentiellement musculaire, ce qui paraît prouvé par sa contractilité ou myotilité apparente, surtout lors de l'accouchement, et par l'analyse chimique, qui vient

fortifier cette opinion ; mais il est évident qu'ainsi que tout organe il contient des vaisseaux et des nerfs.

Pendant les premières années de la vie , les deux sexes offrent tant de traits de similitude au physique , qu'il serait difficile d'en faire la distinction , si déjà le moral de la femme ne traçait une limite assez tranchée. Cela ne les empêche cependant pas de partager mutuellement les mêmes jeux tant que les parties sexuelles jouissent d'une vie pour ainsi dire végétative. Mais le travail de la nature ne s'est pas plus tôt fait sentir , que la puberté amène les plus grands changemens , tant dans leur être que dans leurs manières de vivre. Le système musculaire de la femme prend plus d'énergie , ses formes se dessinent , les proportions de sa taille s'établissent ; le tissu cellulaire , plus épanoui , modèle les organes , arrondit les contours , leur donne cette grâce qui est l'apanage de la beauté ; la physionomie prend plus d'expression , plus de noblesse ; les traits du visage ont plus de douceur ; les yeux , plus timides et plus réservés , sont plus brillans , plus expressifs ; le teint devient plus éclatant , plus fleuri ; tous les sens sont à leur summum de perfection ; une surabondance de vie semble se répandre autour d'elle , et se communiquer à tous ceux qui l'approchent ; elle paraît donner naissance à un fluide particulier , à une flamme amoureuse , à un certain besoin d'aimer ; sa voix devient plus nette et plus sonore , en sorte qu'à cette époque , douée d'un physique agréable et d'un esprit délié , la jeune fille plaît par son maintien et charme par ses discours. Bientôt ses goûts , ses habitudes prennent une autre direction ; elle a d'autres desirs , d'autres penchans. Bientôt apparaît la menstruation , indice de la nubilité ; et dès ce moment nul organe autre que l'utérus n'a autant de rapport avec toute l'économie pendant une longue partie de l'existence de la femme , aucun n'a une liaison plus intime avec le moral et le physique , et n'est soumis à plus d'affections maladiées. Cette opinion de quelques auteurs , que la proportion des maladies d'un organe est en raison directe de son importance , paraîtrait pouvoir être corroborée par l'observation , lorsqu'après avoir étudié la physiologie sur

ce qui a rapport aux fonctions de l'utérus, on entreverrait ensuite le grand nombre d'affections que cet organe peut contracter; en effet, jusqu'à la puberté il a peu de vitalité, il est pour ainsi dire dans l'expectative, aussi y remarque-t-on peu de lésions avant le moment où la vie y prédomine; mais à cette époque son influence est si grande, que VANHELMONT a dit : « *Propter uterum solum mulier est id quod est.* » L'utérus devient le siège d'une concentration puissante de sensibilité; il appelle à lui toutes les forces de l'économie pour réagir à son tour, et porter son influence sur tout l'organisme. « *Est enim uterus pars principalis qui totum corpus facile in consensum trahit.* » (HARV., *Exer. de part.*) Cet organe, dont les relations et les dépendances ont le plus d'étendue, est sans nul doute celui qui est le plus modifié au moment où la femme cesse de se montrer soumise à cette importante fonction, qui établit une limite si tranchée entre les deux sexes; c'est ce qui fait qu'elle réclame alors les plus grands soins, pour peu qu'elle commette des erreurs de régime, le bonheur des jours qui lui restent en dépend en grande partie; il ne tarde pas à se manifester des accidens graves, et sa vie n'est bientôt plus qu'un fardeau accablant, que la patience, le courage et l'espérance peuvent seuls rendre supportable. C'est à cette époque que la femme commence à perdre ses formes gracieuses et arrondies; sa fraîcheur disparaît, les traits de son visage cessent d'offrir autant de charmes, la peau n'a plus ce brillant coloris, cette douceur, cette élasticité qui lui donnaient ce poli qui captivait les regards, quelques rides se font remarquer; les mamelles, si intimement liées à l'utérus, se flétrissent. Mais toutes les femmes n'éprouvent pas les mêmes altérations : il en est quelques-unes qui paraissent alors douées d'une vie nouvelle; ce sont celles qui, grêles et délicates, se trouvaient affaiblies par des évacuations excessives, elles recouvrent alors une nouvelle vigueur; chez elles les rides, qui prématurément sillonnaient la peau, disparaissent peu à peu, et font place à un embonpoint qui donne à la femme un air de fraîcheur et de jeunesse, qu'accompagne une santé florissante dont elle était loin de jouir pendant sa menstruation irrégulière et parfois doulou-

reuse. Mais, ainsi qu'on l'a déjà dit, chez la plupart des femmes les changemens qui surviennent ne sont pas toujours aussi favorables, et ils s'effectuent avec d'autant moins d'*accidens* que la femme est plus convenablement *dirigée*. En cessant d'être soumise à l'influence de l'organe qui constitue son sexe, elle n'en partagera plus les vicissitudes, toutes ses fonctions n'auront plus d'autre but que sa propre conservation, elle vivra toute entière pour elle-même; sa constitution se rapprochera de celle de l'homme, et deviendra plus forte et plus stable; mais, plus flexible que celle de ce dernier, elle sera moins exposée à la plupart des affections et plus apte à fournir une longue carrière. Son jugement et son raisonnement deviendront plus exquis; en sorte que, si elle ne peut plus captiver par les charmes de sa personne, elle attachera par ceux de sa conversation. Tout ce qu'elle dira sera rempli d'attraits, qui la rendront digne de faire encore l'ornement de la société. Elle continuera à régner impérieusement sur le cœur de l'homme, en lui imposant la douce obligation de lui conserver ses hommages et son attachement.

De la Menstruation.

La menstruation n'est autre chose qu'une fonction naturelle, complément de la puberté de la femme, qui y est assujettie pendant tout le temps qu'elle est apte à la fécondation. Elle s'annonce par la plénitude du système circulatoire, par des douleurs vagues, des engourdissemens, du prurit, de la chaleur et un léger gonflement aux parties extérieures de la génération: il survient des lassitudes spontanées, des efflorescences passagères à la peau et surtout à la face; les yeux deviennent rouges et larmoyans; il y a un léger mouvement fébrile; les seins, un peu sensibles, sont quelquefois douloureux; des rêvaseries surviennent; le pouls est inégal, accéléré; enfin le sang sort vermeil, et de là une détente générale; tout alors rentre dans l'ordre, et l'utérus est propre à la fécondation. La menstruation dure en général de deux à huit jours; elle est d'ailleurs aussi variable que la

quantité de sang fournie à chaque époque, et que l'on a voulu inutilement évaluer. En effet, cela varie suivant les climats, l'âge, les habitudes et les tempéramens. Ainsi, plus considérable dans les pays chauds, elle est abondante dans les villes, chez les femmes sédentaires, abandonnées aux plaisirs de l'amour, de la table, et à tout ce qui peut favoriser les passions. Le contraire s'observe chez la femme simple, laborieuse, qui mène une vie active, exposée aux ardeurs du soleil, et qui transpire abondamment. Aussi la menstruation chez celle-ci apparaît-elle en bien moindre quantité, et ne se montre-t-elle qu'à un âge plus avancé; tandis que les personnes dont nous venons de parler voient dès l'âge de douze à dix-sept ans, sauf quelques exceptions, que l'on ne peut ni prévoir ni rapporter. L'éruption est encore plus prompte dans les pays chauds, où les femmes perdent bien plus promptement les attributs de la fécondité; et c'est là le cas de dire : *citiùs pubescunt at citiùs senescunt.*

C'est du fond de l'utérus que le sang paraît couler habituellement. Toutefois, et dans quelques cas exceptionnels, il peut provenir encore de l'exhalation de la muqueuse vaginale, qui, participant à l'excitation de cet organe, peut très-bien fournir l'explication de la fréquence plus grande de cette anomalie, et servir, selon moi, à donner une idée de la menstruation des femmes enceintes. Cette évacuation est une exhalation simple, une pure hémorrhagie; c'est là d'ailleurs l'opinion de notre célèbre HIPPOCRATE : « *Prodit autem sanguis qualis à victimâ, citò que concrescit, si sana sit mulier.* » HALLER exprime la même idée en termes différens : « *Sanguis menstruus, de sanâ nec incommodâ feminâ, rubore, calore, odoris absentia, nihil ab alterius feminæ sanguine difert.* » (Physiol., t. 7.) Néanmoins les anciens, tels que Fernel et beaucoup d'autres, attribuaient à ce sang des qualités impures et malfaisantes; mais le temps et la raison ont fait justice de cette erreur, et nous ne nous arrêterons pas ici à faire l'énumération de toutes les propriétés vénéneuses et ridicules qu'ils lui imputaient. On peut d'ailleurs en prendre une idée dans PLINÉ (*Historia naturalis*); mais, empruntant la réflexion et les paroles élégantes de Roussel, nous di-

rons comme lui : « Il semble que les hommes , plus libres dans cette
 « crise passagère où les charmes de la femme sont obscurcis d'un
 « léger nuage, aient voulu profiter de l'interrègne qu'elle leur lais-
 « sait pour se révolter et outrager ce qu'ils sont forcés d'adorer dans
 « d'autres temps. »

C'est donc à tort qu'on a donné le nom de *purgation* à cette crise de la nature, et les accidens qui se montrent lors de la cessation des règles ne tiennent pas plus aux qualités malfaisantes du sang qui les constituait, que ceux de la pneumonie ou de la pleurésie ne dépendent de la mauvaise qualité des sueurs qui ont été supprimées ou des autres évacuations habituelles qui ont été suspendues. Aussi est-ce de cette funeste idée que l'on a fait surgir l'usage des purgatifs, des emménagogues, des drastiques et des cautères, que les femmes se prescrivent elles-mêmes dans tous les cas, et qui peuvent avoir la plus funeste influence sur l'économie. Nous avons appelé cette évacuation *naturelle*; comment, en effet, pourrions-nous partager une opinion contraire, lorsque nous envisageons son influence sur les autres organes? N'est-elle pas, ainsi que le dit *Hippocrate*, comme le régulateur de la santé de la femme? Elle en est la boussole. Les menstrues s'établissent-elles, celle-ci paraît vivre d'une vie nouvelle; sont-elles suspendues ou supprimées, le corps comme l'âme éprouvent bientôt une atteinte marquée et un dépérissement notable; c'est ce qui a fait avancer à un auteur qu'avec elles commençait et finissait la vie des femmes. *Roussel* prétend cependant que la femme est loin d'avoir toujours été réglée, et il regarde la menstruation comme le résultat d'une pléthore produite par l'intempérance et la dégénération de l'espèce humaine; il cite pour preuve plusieurs peuplades sauvages qui n'y sont pas sujettes. Mais des observations plus attentives sont venues démentir cette assertion, qui pouvait tenir à ce que pendant cette époque les femmes se tiennent soigneusement renfermées chez elles. Cessons donc d'attribuer de nouvelles maladies aux races actuelles, cessons de déclamer contre notre pauvre humanité; que l'on prétend toujours aller en dégérant; si le fils continuait à va-

loir moins que le père, où en serions-nous en ce moment? Depuis long-temps nous ferions des êtres bien chétifs, ou nos ancêtres auraient eu une telle organisation, que malgré la meilleure volonté, notre intelligence se refuserait à la concevoir. Voyons donc les choses telles qu'elles se présentent à nous, et ne cherchons pas à créer de nouvelles affections en prenant pour telles de simples fonctions; mais disons plutôt que toutefois qu'il y a trouble ou interruption d'une fonction, il y a tendance à maladie, et cela avec d'autant plus d'intensité que la fonction sera plus importante à l'économie.

De la cessation des menstrues.

Les mêmes variétés observées lors de la puberté se remarquent ici dans la disparition du flux utérin; elles dépendent des mêmes causes, que nous nous dispensâmes d'énumérer de nouveau. Quelques femmes voient leurs règles disparaître tout à coup d'une manière complète; mais, dans l'ordre naturel, rarement cette cessation se fait aussi brusquement, les transitions sont moins tranchées. En général, vers l'âge de trente-cinq à quarante-cinq ans il survient des irrégularités dans la quantité de sang, laquelle est successivement moindre; de plus, chaque période s'agrandit avant de disparaître entièrement, et pendant des mois, des années, il peut exister un écoulement qui, de sanguin qu'il était, devient blanchâtre. « *Sæpè certè*, dit HALLER, *circà annum trigesimum sextum, matronas album quid per uterum amittere et sterilescece vidco.* » Ce dernier écoulement semble devoir remplacer l'excrétion sanguine, qui peut elle-même, après un laps de temps assez long, se montrer des jours, des semaines, et constituer des pertes ou hémorrhagies plus ou moins graves. Mais, en somme, l'âge critique n'est point rigoureusement aussi nuisible aux femmes que l'opinion en est généralement répandue, et qu'elles se l'imaginent elles-mêmes. Il n'y aura le plus souvent aucun trouble apparent dans la santé de celles qui auront goûté le bonheur d'être mère, et qui, conformément aux vœux de la nature, auront elles-

mêmes nourri leurs enfans , toutes les fois que leur santé n'y mettait pas obstacle ; il faut , en outre , qu'elles aient mené une vie calme et laborieuse. Le danger ne sera donc que pour celles qui ne se seront pas conformées aux lois de la nature , et qui négligeront les simples règles de l'hygiène. Car, dans les circonstances déjà un peu défavorables où elles se trouvent , il leur arrive souvent , dans leurs habillemens , de consulter plutôt la mode que les saisons : d'autres fois , trop minutieuses , elles ne quittent un air chaud non renouvelé que pour se rendre dans des assemblées nombreuses où l'air est plus vicié encore. Les unes recherchent les mets succulens , les vins généreux , les spiritueux , etc. , etc. ; les autres restent plongées dans la mollesse , s'affectent vivement , et se tourmentent des ravages que le temps fait à leur beauté ; leur imagination exaltée se peint l'avenir sous les plus noires couleurs ; elles n'aperçoivent qu'une longue suite de maux inévitables ; elles deviennent tristes , taciturnes , et , dans quelques cas , cherchant à faire trêve à leurs chagrins et à leurs ennuis , elles recherchent tout ce qui est capable de produire de vives émotions , comme les spectacles et les cercles nombreux , où le jeu devient leur unique occupation. C'est là que , ballottées entre la crainte et l'espérance , leur moral ressent les plus vives impressions ; le physique y participe bientôt , et le premier a d'autant plus d'influence sur le second , que celui-ci , plongé dans l'inaction , ne peut plus réagir contre cette atteinte funeste ; aussi la pléthore sanguine et nerveuse ne tarde-t-elle pas à déterminer l'affaiblissement général de la constitution , et à produire tous les accidens qui peuvent résulter de la prédominance de ces deux systèmes , telles qu'affections nerveuses de toute espèce , et congestions sanguines de tout genre.

Si je voulais décrire toutes les affections générales que ces accidens peuvent simuler ou produire , je serais obligé de parcourir la plus grande partie du cadre nosographique , ce qui rendrait mon sujet trop vaste ; aussi me retrancherai-je dans les affections locales qui surviennent le plus souvent à cette époque , ou qui sévissent alors avec une plus grande intensité , pour peu qu'elles existent précédemment.

De la ménorrhagie (1).

Si nous mettons à part les affections nerveuses, nous verrons qu'aucun accident plus fréquent ne présente plus d'anomalie dans ses effets, sa source et ses retours, que l'hémorrhagie, qui peut dans quelques circonstances ne produire que des incommodités très-légères, comme aussi les accidens les plus graves. Mais, en général, selon *Astruc*, il faut se tenir en garde contre ces écoulemens qui dépassent le terme ordinaire; ils proviennent ou d'engorgemens, ou d'ulcérations de l'utérus, surtout si, selon l'observation de *Haller*, ils ont été interrompus pendant un laps de temps assez considérable. S'ils sont excessifs dès leur apparition, ou opiniâtres dans leurs retours, ils sont à redouter, et font prévoir de fâcheuses suites; enfin, *Hippocrate* les regarde comme très-défavorables s'ils sont accompagnés de convulsions et de syncopes. « *Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniant, malum.* » Il est assez généralement d'observation que le flux menstruel n'est jamais plus abondant qu'au moment où il doit cesser pour toujours, ce qui expliquerait en quelque sorte ces hémorrhagies si fréquentes qui proviennent d'une pléthore, qui tend presque toujours à la débilité chez les femmes sensibles, irritables, nerveuses en un mot. C'est ce qui a conduit *Fothergill* à donner le conseil d'être réservé sur la saignée dans ces cas, et de s'en tenir plutôt au repos, aux anodins et au régime végétal. Aussi est-ce dans ces momens que le moindre écart de régime détermine aussitôt une perte qui se montre avec une grande intensité et une sorte d'activité, qui peut n'avoir que peu de durée, mais qui n'en laisse pas moins une vie languissante à celles qui en sont les tristes victimes. De ce qu'une femme est douée d'une constitution forte et pléthorique, il ne s'ensuit pas qu'elle soit nécessairement atteinte d'hémorrhagies de ce

(1) De μὴν, mois, ῥήγνυμι, je romps.

genre, pourvu toutefois qu'elle ait eu une vie sans passions, sans excès, calme et tranquille. Dans le cas où cette disposition aurait été accompagnée d'une grande sensibilité, de l'abandon répété aux jouissances ou à la tristesse, tout alors favoriserait un semblable état, et la plus légère cause suffirait pour donner à ces pertes une grande intensité. Le sang peut sortir à flots, ou, après s'être accumulé dans la cavité utérine, s'échapper en caillots plus ou moins volumineux, qui peuvent devenir douloureux au passage; d'autres fois, l'éruption offrant moins de violence, mais résistant à tous les moyens, elle n'est pas moins redoutable, car elle affaiblit la malade, qui finit par tomber dans la débilité et le marasme, ce qui n'empêche pas que la perte ne continue. L'utérus est dans le spasme, il jouit d'une si grande irritabilité, il se trouve dans une telle érection, que vers lui paraît affluer tout le sang de l'économie pour perpétuer cette hémorrhagie, qui entraînerait inévitablement la mort de la malade si elle n'était secourue à temps. Ces accidens se remarquent chez les personnes d'un tempérament sanguin ou lymphatique, qui ont une grande prédominance du système nerveux. Celles qui dépendent du premier état sont le plus souvent actives, et celles qui tiennent au second sont passives. Il est quelques auteurs qui en admettent une troisième espèce, qui paraîtrait surtout provenir de l'éréthisme de l'état nerveux. Nous partagerions assez volontiers cette opinion; mais comme on peut sans inconvénient la faire rentrer pour la description dans les deux groupes indiqués, il est inutile de multiplier les divisions, il n'y aura que le traitement qui devra être différent.

Les causes du premier genre sont très-faciles à saisir, puisque celui-ci dépend presque constamment d'une pléthore générale ou locale, aussi les personnes sanguines et nerveuses y sont-elles plus disposées. L'abus d'alimens succulens, l'excès dans les boissons spiritueuses, toutes les passions vives, les jouissances trop répétées, un exercice forcé, peuvent agir tout à la fois comme causes prédisposantes ou efficientes des hémorrhagies. Celles qui sont passives, ou avec atonie, se manifestent au contraire chez les sujets faibles, où il y a

prédominance du système veineux et lymphatique , qui suivent depuis longues années un régime débilitant , qui ont été affectés de maladies graves , qui se sont livrés à des veilles , à des travaux excessifs , qui se sont laissés aller à leurs passions , à des chagrins profonds , toutes causes propres à débilitier la constitution.

Les symptômes que l'on observe sont, un sentiment de malaise général, de chaleur, de pesanteur, de tension dans les lombes et l'hypogastre; le pouls est parfois inégal, *scintillant*, caractère propre, selon quelques auteurs, aux hémorrhagies des parties inférieures; les extrémités deviennent froides et sont le siège de légers frissons; le sang coule, et, suivant son abondance et sa durée, la faiblesse devient plus ou moins grande. Toutes les fonctions des sens sont diminuées; il survient des vertiges, la région hypochondriaque est légèrement douloureuse, une sueur froide recouvre tout le corps; des nausées, des vomissemens surviennent ainsi que des anxiétés, des défaillances, des syncopes, des convulsions et une infiltration plus ou moins étendue, avec altération de toutes les fonctions. A peine si l'on remarque quelques symptômes de réaction dans cette perte, résultat de la débilité où se trouve l'économie. On ne voit plus ni excitation, ni congestion, pas plus que ces picotemens et ce sentiment d'ardeur que l'on observait dans les parties qui devaient être le siège de l'hémorrhagie. Les fluides, habitués à congestionner cet organe, y affluent avec d'autant plus de violence que la personne est plus irritable, plus nerveuse; et comme les parties ont trop peu de résistance, les barrières ne tardent pas à être rompues, le sang s'échappe, et ne cesserait de couler que par l'anémie complète.

De même que dans l'hémorrhagie active, le pronostic sera différent suivant une foule de circonstancés. En général, ce flux immo-déré répété à de courts intervalles, lors de l'époque critique, peut être regardé comme suspect, et dépend le plus souvent d'affections organiques, qui ne tarderont point à prendre la plus grande gravité, si la femme ne réclame de prompts secours et ne se soumet scrupuleusement à toutes les règles tracées par l'hygiène. La seule obser-

vation des causes favorables au développement de cet accident, les soins que l'on doit mettre à les éviter et à rechercher au contraire tout ce qui peut les prévenir, nous dispenseront d'indiquer d'autre traitement prophylactique de cette maladie ; mais nous devons insister sur les moyens de la guérir.

De la leucorrhée (1).

Cette affection, que l'on a décrite sous des noms si différens, n'est guère moins fréquente que l'hémorrhagie, dont elle se complique fort souvent. Nous ne nous occupons ici que de celle qui est accidentelle et non point symptomatique d'une affection ulcéreuse ou cancéreuse dont il sera parlé en son lieu. Elle peut dépendre ou de la débilité générale, ou de l'irritation, de l'inflammation de la muqueuse vaginale, de celle qui recouvre le col, la cavité de l'utérus et l'intérieur des trompes ; c'est, à n'en pas douter, la première source qui est la plus fréquente.

Ce flux de nature si variée doit cependant être étudié et connu quant à son origine, à sa marche et à ses rapports avec d'autres maladies, afin d'en prévoir les suites et d'en fixer le traitement. Comme nous avons déjà eu occasion de l'énoncer précédemment, on le voit souvent, dans les premiers momens de la diminution de l'évacuation sanguine, apparaître et augmenter à mesure que celle-ci perd de sa quantité. D'abord régulier lors des époques menstruelles, on dirait que la nature l'a établi pour mitiger le changement qu'elle opère, de manière à ce que l'utérus ne soit pas subitement privé de ses attributions ; le plus souvent il s'écoule naturellement ; mais dans quelques cas ce flux, accumulé dans la matrice, la fatigue, et finit par s'échapper à des intervalles irréguliers et par flots plus ou moins abondans. La première variété s'observe chez les personnes délicates et

(1). De λευκός, blanc, πέω, je coule.

sensibles; il tient à une disposition locale, et devient remarquable par sa continuité. En général, cet écoulement offre pour caractère d'être séreux, ténu, limpide, d'offrir quelques stries sanguinolentes, sans odeur bien tranchée, devenant un peu plus épais, d'un blanc jaunâtre à mesure qu'il diminue de quantité et apparaît à de plus longs intervalles. Mais s'il a séjourné long-temps à l'intérieur, il peut se mêler à des matières altérées et devenir fétide, aqueux ou plus épais et verdâtre; il tourmente alors la malade par son âcreté, excorie la peau et même les parties qui l'ont fourni; il cause du prurit et des ardeurs intolérables. En général ses qualités sont en rapport avec la constitution de la personne malade. Si celle-ci a perdu sa force, son énergie, il sera séreux, mal lié; il aura plus de consistance si le sujet jouit d'une grande vitalité.

Les femmes qui en sont le plus tourmentées lors de la cessation des menstrues sont celles qui ont un tempérament nerveux, qui ont abusé d'irritans locaux quels qu'ils soient, celles qui ont éprouvé des suppressions d'exanthèmes. Chez elles cet écoulement affecte une sorte d'*activité* que l'on ne remarque point dans celui que l'on observe chez les personnes lymphatiques et nerveuses; cela dépend quelquefois d'une nourriture peu substantielle, peu propre à donner du ton aux organes digestifs; d'un défaut d'exercice, d'une habitation dans des lieux bas et humides non aérés, d'accouchemens laborieux, de maladies syphilitiques, de peines profondes de l'esprit; et avec un auteur ancien nous dirons : « *Nec dantur limites qui genus, gonorrhœæ in mulieribus à leucorrhœâ discernant.* » Enfin, il peut provenir de tout ce qui peut empêcher la peau de remplir convenablement ses fonctions, de tout ce qui concentre vicieusement les forces vitales sur les organes génitaux ou leur fait perdre leur tonicité naturelle, comme les bains tièdes trop souvent répétés, l'abus des chauffe-rettes. Il peut aussi dépendre d'une disposition de l'organisme. être héréditaire, tenir à quelques alimentations particulières, comme le lait, le café au lait, dont M. Lagneau défend l'usage dans ce cas. Stahl dit à cette occasion : « *Nota mihi sunt exempla*

puellas interdum satis diu, affluxu albo curato, mansisse immunes ut primum verò lac sumpsere, continuo recidivam-fuisse passas. » La bière et plusieurs autres substances sont dans le même cas ; tout ceci doit être considéré comme cause, et doit être éloigné autant que possible ; c'est là le traitement préservatif. Dans tous ces cas, malheureusement la femme, par une retenue louable, sans doute, mais mal entendue, attend jusqu'aux extrémités avant de consulter le médecin. Pendant long-temps elle s'en tient aux conseils d'autres femmes, habituées qu'elles sont à s'accorder beaucoup de confiance, et à se croire très-entendues sur les maladies qui leur sont propres. Heureuses si, dans ces cas, promptement fatiguées de la polypharmacie qu'elles auront mise en usage, elles réclament à temps des secours mieux dirigés. Tant que le flux est peu abondant et que les autres fonctions ne sont point encore très-altérées, il est permis de compter sur les remèdes combinés avec le régime. Mais on doit s'abstenir de tout traitement énergique, et ne point en tenter imprudemment la suppression subite, surtout si une maladie grave se trouve suspendue dans sa marche, tant que la nature trouve par là un émonctoire avantageux ; il faut alors beaucoup de prudence et de ménagement, et chercher plutôt à modérer la source qu'à la tarir.

Ce flux s'accompagne de phénomènes précurseurs qui ont beaucoup d'analogie avec ceux de l'hémorrhagie ; ainsi il y a fièvre, anorexie, lassitude, sécheresse et suppression d'une sécrétion qui ne tarde pas à devenir plus abondante ; il est suivi de douleurs à l'hypogastre, qui s'irradient dans les aines et les fosses iliaques. Plus vives lors de la miction, dont les envies sont plus rapprochées, il survient un boursofflement des parties génitales, qui sont le siège d'une ardeur vive et d'un sentiment de brûlure insupportable ; des pesanteurs d'estomac, des tiraillemens assez douloureux se manifestent dans la région de cet organe, qui ne remplit plus qu'incomplètement ses fonctions. Le dérangement des digestions est accompagné d'une telle débilité, que Klein a dit : « *Fluor albus qui à summâ ventri-*

culi imbecillitate maciem cum lentâ febre invehit. » Dans la leucorrhée passive il y a souvent absence complète de réaction, tous les symptômes locaux ont moins d'intensité.

L'un ou l'autre genre offre pour la durée une variété extrême; tantôt intermittent il cesse, revient, et offre la plus grande irrégularité. La leucorrhée ancienne héréditaire ou existant chez une personne faible présente peu d'espoir de guérison. Succédanée d'une évacuation naturelle, comme dans le cas qui nous occupe, pourvu qu'elle ne soit point trop abondante, elle est peu grave et peut être considérée comme utile, selon l'oracle de Cos : *Fluor in senioribus mulieribus propè incurabilis est et usquæ ad mortem eas comitatur;* » mais cela ne doit s'entendre, je pense, que du flux qui tient à une affection organique.

Engorgement et ulcération simples.

Un engorgement, une ulcération peuvent provenir d'une cause externe, d'une fluxion sanguine simple, et en imposer pour un cancer ou un ulcère cancéreux, dont ils offrent les principaux symptômes; il en serait de même s'ils affectaient la forme scrophuleuse, vénérienne ou autre. La muqueuse seule peut être primitivement attaquée, et la maladie s'étendre au tissu propre de l'organe, qui lui-même est le plus souvent affecté le premier, comme on a occasion de l'observer dans les cancers extérieurs, dans ceux des lèvres en particulier. Assez souvent, à la suite d'écoulemens sanguins et leucorrhœiques répétés, on remarque un engorgement du col de l'utérus, qui est d'abord indolent, médiocrement dur, arrondi, et ne provient que d'une simple fluxion, qui peut être inflammatoire, comme dans la métrite chronique. On mettra au nombre des causes tous les corps irritans, les coups, les chutes sur ces parties; les injections acres; l'abus des toniques, des spiritueux, des drastiques; la suppression d'une évacuation habituelle, l'habitation de lieux malsains. L'on en trouvera un bien plus grand nombre encore, si l'on vient à jeter les yeux sur la nature des fonctions de l'utérus, et surtout sur les habitudes et les usages consacrés que l'on ne doit pas manquer de noter

comme rentrant surtout dans le domaine de l'art , et pouvant plus facilement être éloignés. Ainsi, dans les accouchemens, l'organe principal est soumis à des lésions vitales et mécaniques ; son col est très-dilaté, quelquefois déchiré, ou même meurtri par l'application *maladroite* d'un forceps, par l'introduction d'un crochet, qui peuvent déterminer des désordres très-étendus. Nous passons sous silence ces manœuvres condamnables qui ont pour but de déterminer l'avortement, et qui sont si propres à amener dans ces parties des affections de toute espèce. Parmi les causes internes, il faut se garder d'omettre les affections dartreuses, psoriques, vénériennes, gouteuses, etc., etc.

Cette tuméfaction ne détermine le plus souvent d'autres accidens que la continuation des pertes dont nous avons parlé. Elle ne gêne que par une pesanteur, un poids qui deviennent plus incommodes ; pour peu que la femme soit obligée de monter un escalier ou de s'asseoir, elle ressent dans ces parties une chaleur inaccoutumée. Les injections peuvent être douloureuses, et à plus forte raison le toucher, qui est bien plus sensible dans certains points, et peut déterminer aussitôt une exhalation sanguine abondante. On peut, avec le doigt, reconnaître le boursoufflement qui existe dans les parties. Mais gardons-nous de prendre pour un engorgement, pour une maladie, un allongement naturel du col, que M. *Lallement*, le premier, a eu occasion de mentionner, que *Bichat* n'a fait qu'énoncer, et sur lequel *Littre*, *Levret* et *Chambon* paraissent avoir fourni des observations. Que le médecin apporte dans l'examen de la malade la plus grande circonspection, et qu'il ne se prononce qu'après avoir bien pesé toutes les circonstances. Souvent on ne peut distinguer les ulcérations qui existent, et qui n'ont leurs bords ni durs, ni calleux, ni renversés : elles imitent celles qu'on observe quelquefois sur la muqueuse du prépuce. Dans quelques cas, leur pourtour fournit de petites végétations susceptibles de dégénérer et de devenir fongueuses. Elles sont parsemées d'une grande quantité de petits vaisseaux injectés qui, par leur rupture, peuvent amener des hémorrhagies abon-

dantes ou des leucorrhées âcres, qui, en excoriant les parties avec lesquelles elles sont en contact, feraient croire à un cancer ulcéré. Tandis que si l'on parvient à découvrir un ulcère superficiel, rougeâtre, borné à la muqueuse, si les commémoratifs et la constitution de la malade sont d'accord avec ce qu'on observe, le pronostic sera plus favorable. Aussi est-ce là le cas de faire usage de ce cône creux, de ce précieux instrument (le *speculum uteri*) que M. le professeur Récamier a fait revivre de notre temps, et qui a été si avantageusement modifié par divers auteurs. Plus d'une fois nous aurons occasion de conseiller son emploi pour reconnaître et traiter les affections diverses dont l'utérus est le siège. Par ce moyen l'œil éclairé du médecin découvre ces organes qui, jusque-là, lui avaient été dérobés, et l'homme de l'art peut porter un pronostic plus ou moins favorable, et approprier le traitement à l'état de la malade. L'on s'étonnera beaucoup moins des soins que l'on prend à distinguer ces affections entre elles, quand on réfléchira à la gravité de l'erreur de celui qui, prenant ce simple engorgement pour une affection cancéreuse, lui en appliquerait le traitement, tandis qu'un simple régime antiphlogistique et quelques soins de propreté suffiraient le plus souvent pour une guérison parfaite. Ce qui vient d'être dit pour le col peut s'appliquer en grande partie à l'engorgement du corps qui ferait saillie dans l'hypogastre, et dont on pourrait mesurer le volume par le toucher pratiqué avec le doigt de l'une des mains, l'autre main appliquée sur la région hypogastrique, ou l'un de ses doigts introduit dans le rectum.

Du squirrhe et du cancer.

Les engorgemens dont nous venons de parler, en se prolongeant, peuvent contracter les propriétés du squirrhe, qui lui-même peut être considéré comme un premier degré du cancer; du moins c'est-là l'opinion que partagent la plupart des auteurs, et vers laquelle nous nous rangeons volontiers. Voici, au reste, ce que l'on remarque : la densité, la dureté du col augmentent toujours sous la même influence,

même sous celle d'une médication intempestive ; il devient bosselé, inégal, rénitent, mais il n'y pas encore ces douleurs lancinantes que M. Cruveilhier caractérise par l'expression assez heureuse d'*éclairs de douleurs*, qui sont l'indice du commencement de la dégénérescence cancéreuse.

Savoir si la tumeur est un simple engorgement, ou si elle se trouve déjà à l'état squirrheux, c'est chose assez difficile à constater ; malgré tous les moyens avantageux dont nous avons déjà parlé, son invasion est parfois aussi obscure que sa marche peut être lente ; tandis que, dans quelques cas, il peut marcher avec une grande promptitude et amener rapidement la mort. D'autres fois il peut rester stationnaire de longues années sans désordres apparens dans l'économie.

Dans des cas, malheureusement trop rares, la nature médicatrice, faisant un effort salutaire, expulse comme corps étranger la masse squirrheuse tombée en gangrène, et rend à la santé des individus sur le compte desquels l'art avait peu d'espoir. Mais qu'il est loin d'en être toujours ainsi ! et à quels accidens n'est pas vouée la malade, si l'on ne se hâte de faire disparaître ou de détruire ce principe, qui ne tardera pas de passer à l'état cancéreux, et qui, local d'abord, envahira bientôt toute l'économie.

Le cancer, parmi les nombreuses affections qui assiègent la femme, est certainement l'une des plus déplorables. Cette maladie est aussi terrible pour la personne qui en est atteinte que désolante pour le médecin, que souvent on appelle trop tard, et qui alors, réduit aux tristes fonctions d'observateur, ne peut tout au plus qu'à force de soins prolonger une malheureuse existence, et adoucir momentanément des douleurs dont il n'est point le maître de tarir la source.

Ce que nous avons déjà dit de la formation du cancer nous dispensera d'entrer dans toutes les hypothèses d'atrabile, d'acide, de lymphes âcre, alcaline, qui toutes plus erronnées les unes que les autres n'ont pas tardé à être rejetées. Le considérant, ainsi qu'on a pu le voir, comme produit d'une irritation chronique, nous ajouterons qu'il faut admettre une certaine prédisposition inconnue qui n'ex-

plique rien et n'en laisse pas moins devant les yeux le voile épais qui nous dérobe les secrets de la nature. D'après cela, nous ne pourrions en ce moment le définir que comme inflammation, c'est-à-dire d'après les symptômes, ce qui permettrait d'avancer qu'il est aussi difficile d'en donner une définition que d'en obtenir la guérison.

Bell, dans son *Traité*, pense que c'est une irritation locale propre à un organe; aussi dit-il : « Des faits bien constatés, et quantité d'autres que je pourrai rapporter, s'il est nécessaire, donnent lieu de présumer que l'on peut avec beaucoup de fondement considérer en général cette maladie comme affection locale qui ne dépend originellement d'aucun vice de l'économie, et que le vice cancéreux général n'a que rarement ou peut-être jamais lieu. » Cette opinion est d'un grand poids en cette matière, mais les dernières propositions nous paraissent très-sujettes à contestations. Ce qui fortifierait encore l'opinion que nous avons émise, c'est qu'on le voit se montrer plus souvent à l'époque prétendue critique : c'est ce qu'ont observé *Van-Swiëten* et *Borrichius*, chirurgien danois, et plusieurs autres. *Hippocrate* lui-même attribuait le squirrhe des mamelles à la suppression des menstrues; cela arrive certainement dans quelques circonstances, mais cet accident s'observe plus souvent vers l'utérus, qui a une position plus déclive, et se trouvait précédemment le siège d'une évacuation périodique. Le col, plus que toute autre partie, y paraît prédisposé, soit à cause de sa situation, de sa nature et de son exposition aux agens extérieurs, ou encore, comme le prétendent quelques auteurs, parce qu'il est plus facile de le constater et de le reconnaître dans ces points.

Tout ce qui peut produire et entretenir l'inflammation doit être rangé au nombre des causes du cancer, mais il faut quelques prédispositions inconnues; ainsi l'hérédité, qui est tant contestée, et qui est encore si loin d'être prouvée, pourrait peut-être bien prendre place parmi ces prédispositions, qui, il faut en convenir, nous sont encore bien peu connues. Comme nous avons déjà énoncé la majeure partie des causes qui peuvent donner lieu aux engorgemens dont il est le

plus souvent la suite (je mets le plus souvent , parce que , dans quelques cas rares , il se développe tout à coup , comme dans le *noli me tangere* qui se manifeste à la peau) , nous nous dispenserons de les énumérer de nouveau , en ajoutant toutefois celles qui nous paraissent importantes : telles sont les affections morales tristes , la colère , la frayeur , les chagrins profonds , les cruelles anxiétés compagnes de l'infortune ; sous leur influence , les parties engorgées , durcies , après avoir momentanément perdu leur sensibilité , prennent une vive exaltation , et la dégénérescence est effectuée.

Ici se présentent tous les accidens que nous avons passés en revue en parlant des engorgemens et des squirrhes ; mais ils offrent le plus souvent une intensité bien autrement grande , telle que douleurs vives et portées quelquefois à l'extrême pendant et après l'acte conjugal , que la femme est alors loin de rechercher ; tandis que d'autres fois elle s'y livre avec ardeur. Les douleurs existent presque constamment et sont lancinantes et térébrantes ; ce n'est plus un simple poids , une pesanteur qu'elle éprouve ; il semble , selon le langage des malades , qu'on leur enfonce des milliers d'aiguilles dans ces parties. La menstruation n'est plus qu'une perte effrayante en rouge ou en blanc , résultat de l'inflammation qui se propage aux parties voisines en gênant leurs fonctions , d'où *ténésmes* et *dysurie*. Les douleurs pongitives qui partent du point malade s'irradient aux aines , aux cuisses et aux reins ; si c'est le col qui est malade , il est mollassé dans quelques points , plus dur dans d'autres ; si on vient à le presser avec le doigt il est douloureux , il s'en écoule un liquide sanieux qui peut s'échapper sans ce contact. Il y a souvent tuméfaction de l'une des lèvres du museau de tanche , qui lui-même est fréquemment entr'ouvert ; sa surface est recouverte d'excroissances mollasses , fongueuses , formant de petites tumeurs très-irrégulières. Le col forme quelquefois un *bourrelet* dur. Les ulcérations peuvent gagner la cavité de la matrice et se recouvrir de fongosités qui exhalent une odeur de gangrène , et qui seront l'indice manifeste de la dégénérescence ; mais en général l'étendue des ravages sera en rapport avec la durée et l'intensité de la ma-

ladie. Les bords de l'ulcère se renverseront, les veines, très-développées, auront un aspect hideux, les hémorrhagies et la suppuration minent les forces sans qu'on puisse y porter aucun remède efficace, puis-que tous ces accidens dépendent de l'érosion des vaisseaux et de l'ulcération lardacée encéphaloïde, à laquelle on n'est pas le maître de fixer des bornes; toute l'économie ne tarde point à être influencée par cette affection, qui devient constitutionnelle et met l'art dans l'impuissance la plus complète. La malade perd son embonpoint; son teint pâlit, devient plombé, parsemé de taches bleuâtres; les traits de la face, grippés, indiquent la douleur et portent l'empreinte de l'altération profonde dont la malade est atteinte; ses lèvres sont livides, violettes, ses gencives pâles, saignantes, ses pupilles dilatées; le sommeil fuit ses yeux enfoncés, abattus, qui ne sont plus ouverts qu'aux larmes; et pour comble d'infortune, conservant toute l'intégrité de ses fonctions intellectuelles, elle entrevoit l'horreur de son sort, et tout lui présage une fin prochaine, qu'elle désire et qu'elle ne peut s'empêcher de redouter. Les accidens augmentent, les extrémités s'infilrent, la figure s'œdématisée, tout le système est dans l'atonie, les tissus perdent leur énergie; les organes s'affaiblissent, s'altèrent dans leurs fonctions; les digestions se font mal, l'estomac s'irrite par les plus légers alimens, dont il ne tarde pas à se débarrasser. Le dévoiement ou la constipation surviennent; des douleurs plus intenses, plus rapprochées, siégeant dans le bassin, deviennent contusives, déchirantes, à tel point que la malade ne peut se tenir ni levée ni couchée, et assez souvent elles amènent des convulsions et la mort. Mais dans le cas où la malade survit, quelques traits de plume achèveront de compléter ce tableau affreux, qui est rendu encore plus hideux par la continuation des ravages de la maladie, qui envahit le rectum, la vessie et les parties circonvoisines, en n'en formant plus qu'un cloaque repoussant où viennent se rendre l'urine, les matières fécales et un fluide encore plus infect. Aussi, malgré les plus grands soins de propreté, il se forme de vastes escharres qui jettent la malade dans une adynamie encore plus complète. Ici une péritonite peut se déclarer par conti-

guité, et mettre fin à ces misères humaines en débarrassant la femme d'une vie aussi dégoûtante qu'intolérable.

La nature du pus de ces affections cancéreuses, et sa funeste propriété, lorsqu'il est appliqué sur des parties excoriées, d'y occasionner une inflammation intense en dénaturant les tissus, n'ont pas peu contribué à faire considérer cette affection comme particulière et à faire admettre un virus que les autorités très-respectables, sans aucun doute, des *Dupuytren*, des *Andral*, etc., rejettent, et que les expériences des *Alibert* et des *Bielt* repoussent. Il est vrai que ceux qui l'admettent apportent pour preuve les engorgemens qui surviennent loin de l'endroit primitivement affecté; mais, à la suite de carie des dents, ne voit-on pas souvent survenir l'engorgement des ganglions sous-maxillaires, et même quelquefois de la parotide?

Qu'on ne s'attende pas toutefois à rencontrer régulièrement la succession que je viens d'indiquer; car combien la nature est loin de se plier exactement à nos théories et de s'accommoder à nos divisions!

Des polypes (1).

On est encore loin d'être fixé sur le sens précis de cette expression, sous laquelle on désigne des tumeurs d'apparence et de nature si différentes; aussi n'en pouvons-nous donner aucune division exacte dans l'état actuel de la science, et pour toute définition, nous nous contenterons de dire que ce sont des végétations vasculaires ou charnues, affectant quelquefois la forme d'excroissances carcinomateuses ou vénériennes, et se développant dans la muqueuse ou au-dessous du tissu cellulaire. Elles tendent toujours à se porter à l'extérieur, en se dirigeant vers la cavité la plus voisine; leur surface est lisse ou bosselée et mamelonnée. Souvent pédiculés, ces polypes sont susceptibles d'un volume très-variable. Ceux que l'on remarque dans l'u-

(1) Πολυς, beaucoup; πους, pieds.

térus, sur son col ou sur le vagin, sont, comme nous l'avons dit, ou vésiculeux ou charnus, d'une densité assez grande, mais moindre cependant que celle des corps fibreux, rangés par quelques auteurs au nombre des polypes, et qui en diffèrent cependant par leur dégénérescence osseuse, et non carcinomateuse. Du reste, nous aurons occasion d'en parler.

Ces tumeurs proviennent, selon quelques auteurs, d'une multitude de causes qui, il faut l'avouer, nous échappent entièrement; seulement on a cru remarquer qu'une irritation locale les produisait quelquefois, et qu'elles se montraient surtout lors de la cessation des menstrues.

Dans leur début, elles ne déterminent d'abord aucun trouble bien apparent; elles offrent quelques-uns des symptômes de l'engorgement simple ou d'un commencement de grossesse, comme pesanteur, nausées, envies de vomir, légère douleur hypogastrique, perte en rouge ou en blanc; elles augmentent d'intensité à mesure que la maladie fait des progrès. On trouve la matrice plus volumineuse; mais on ne peut encore reconnaître l'affection, malgré l'emploi du *speculum*; il faut que le col commence à s'entr'ouvrir, et qu'on puisse, avec l'œil, et le doigt parvenus dans l'utérus, distinguer la tumeur, que l'on pourrait encore confondre avec un renversement de la matrice, si celle-ci ne faisait saillie dans la région hypogastrique. Le col finit par laisser échapper ce polype, qui arrive dans le vagin, augmente la gêne qu'il produisait, s'y accroît plus promptement, entraîne quelquefois un peu le fond de l'utérus, quand c'est là que se trouve son point d'insertion, et détermine alors d'assez vives douleurs. Il survient des pertes abondantes, la malade s'affaiblit, ses membres s'infiltrant, elle a une petite fièvre continue; et bientôt après exposé à l'air et souvent irrité par le contact des urines, le polype, qui est charnu de sa nature, ne tarde point à dégénérer et à offrir tous les symptômes du cancer. Nous nous dispensons de parler des autres insertions, parce qu'une fois dans le vagin ces tumeurs rentrent dans celles qui ont franchi le col de la matrice.

Cette affection, quoique peu grave en elle-même, offrirait assez souvent une terminaison funeste, si on ne donnait des secours à la malade. Rarement elle se guérirait d'elle-même, à moins d'un de ces cas fortunés et très-extraordinaires dont nous avons eu l'occasion de parler lorsque nous nous occupions des engorgemens squirrheux. Par le traitement, on pourra compter sur une guérison d'autant plus parfaite que l'utérus n'aura éprouvé lui-même ni altération, ni dégénérescence.

Des corps fibreux.

Les corps fibreux ne sont qu'une production accidentelle sphéroïde, arrondie, ovoïde, développée dans la matrice, à laquelle elle n'est unie que par un tissu cellulaire très-lâche et quelques vaisseaux sanguins. D'un volume très-variable, tantôt elle est fibreuse, puis fibro-cartilagineuse et osseuse, bosselée à sa surface, divisée par des scissures; son intérieur est parsemé d'irradiations fibreuses en tous sens, et renferme dans ses intervalles du tissu cellulaire qui disparaît à mesure qu'elle devient fibro-cartilagineuse et qu'elle présente quelques points d'ossification, jusqu'à ce qu'enfin elle soit tout à fait osseuse et qu'elle ait acquis une grande dureté. Une de ces tumeurs peut s'offrir en même temps sous ces divers états dans ses différentes parties. Paraissant affecter de préférence le tissu fibreux de la matrice, le col semble en être le siège le plus habituel; elle peut se rencontrer encore entre les parois du corps, et entre celles-ci et le péri-toine ou la muqueuse. De cette manière, elle pourra faire saillie dans l'utérus, le bassin ou le vagin, et pourra être confondue avec des engorgemens de l'utérus et des polypes sarcomateux, dont elle diffère par son organisation filamenteuse, non lardacée, et non susceptible de dégénérescence cancéreuse, comme le prétendait *Morgagni*, mais bien de transformation osseuse, que ce même auteur ne savait comment expliquer, et dont on rapporte des exemples si monstrueux. J'en ai observé un exemple que M. *Amussat* possède, et qu'il a eu la bonté de me communiquer. Cette tumeur est remarquable par son

poids, qui est de vingt-six onces, et par son volume, qui offre seize pouces de circonférence, affectant la forme d'un hémisphère-cérébral ; elle est très-rugueuse, et de la plus grande inégalité. Ce sont ces tumeurs qui constituent les pierres de la matrice. *Bayle* est le premier qui les ait parfaitement fait connaître ; il prétend n'en avoir jamais rencontré chez les femmes avant l'âge de trente ans, et il lui est arrivé d'en trouver plusieurs fois chez les vierges après la cessation des menstrues. Les symptômes que ces excroissances présentent ne diffèrent en rien de ceux des polypes, et aucun des caractères indiqués ne suffit ici pour les distinguer entr'eux, et pour reconnaître leur nature. Lorsque ces tumeurs se développent du côté de l'abdomen, comme j'ai eu l'occasion d'en observer deux cas dans mes dissections, on pourrait très-bien, lorsqu'elles ont pris un grand accroissement, les confondre avec des affections des ovaires ou des grossesses tubaires, et rien ne peut les faire distinguer d'un accroissement spontané de la matrice dont *Bayle* rapporte des exemples. Dans ces cas, l'art se trouve impuissant ; mais lorsque la main du chirurgien peut les atteindre, il ne faut pas balancer à les enlever, afin que, dans le doute où l'on est sur leur nature, on n'ait plus à redouter leur dégénérescence.

Traitement des affections dont nous venons de parler.

Pour l'hémorrhagie. N'ayant plus à nous occuper en ce moment que du traitement curatif, supposons-nous, pour un instant, appelés à combattre une hémorrhagie active peu intense. On pourra se contenter de placer la malade dans une position horizontale, exposée à une température modérée ; on lui donnera des boissons émollientes, rafraîchissantes, des émulsions nitrées, acidulées, etc., etc.

Mais si l'hémorrhagie a de l'intensité, que les symptômes généraux offrent de la gravité, il faut recourir aux débilitans, aux saignées générales et locales, répétées selon les circonstances et la force du sujet,

en ne négligeant aucun des moyens indiqués. Si la vie de la malade était en danger , il faudrait se hâter aussitôt de modérer ou plutôt d'arrêter cette perte, si cela était possible , non plus en se contentant de la simple position horizontale, mais en tenant le siège soulevé et exposé à une température un peu froide ; en donnant à l'intérieur les tempérans, les acidules, les astringens ; en employant les révulsifs de toute espèce, ventouses, sinapismes, vésicatoires, moxas, etc. ; en appliquant à l'extérieur, sur l'hypogastre et les cuisses, les réfrigérans et les sédatifs, en les injectant même dans le rectum et le vagin, enfin en tamponnant ; si besoin l'exige.

Une fois la malade rétablie, c'est le cas de l'assujettir au régime prophylactique, qu'on a laissé entrevoir en traitant des circonstances qui déterminent cet accident. On aura le soin de recourir de temps à autre à de petites saignées révulsives, sur lesquelles il faudrait beaucoup moins insister si cet accident dépendait d'une prédominance nerveuse, et l'on chercherait alors à le combattre par les calmans, les antispasmodiques et même les narcotiques, selon les cas ; ainsi l'eau de tilleul, l'éther, la laitue, l'opium : la distraction, le calme et le repos de l'âme doivent faire la base de ce traitement.

Dans les hémorrhagies passives, il faut chercher à rendre aux exhalans leur ton naturel, en corroborant la constitution par un bon régime, par les fortifiants, les toniques, les amères, par un exercice modéré, une habitation saine. Si l'hémorrhagie dépendait d'une atonie purement locale, il faudrait agir sur l'organe lui-même, sur le pubis et le rectum, que l'on devra débarrasser par des lavemens répétés. On appliquera des compresses froides à la glace, vinaigrées ; on pratiquera des injections alumineuses, alcoolisées, astringentes ; enfin on ne négligera aucun des moyens généraux qui paraîtront convenables.

Traitement de la leucorrhée. Dans le cas où celle-ci est active ; et qu'elle dépend d'une irritation vive, rien de plus rationnel que le régime antiphlogistique, le repos, les saignées générales et locales, les boissons adoucissantes délayantes, les bains généraux et locaux et les

injections adoucissantes. Passée à l'état chronique, ou affectant cette forme dès le début, c'est à peu de chose près le traitement des hémorrhagies passives. Chercher à fortifier la constitution par les moyens généraux indiqués, par un bon régime, les bains froids, les bains aromatiques, les bains de mer; employer les toniques, les amers; agir localement par les martiaux, les fumigations aromatiques et même les légers astringens. Si la perte affaiblit trop la malade, on peut insister avec avantage sur les dérivatifs, tels que vésicatoires, sinapismes, ventouses, moxas, frictions sèches ou aromatiques. On peut aussi porter son action sur les divers organes pour y déterminer des révulsions; ainsi l'émétique, les purgatifs, les baumes, les résines de toute espèce ne sont pas toujours sans avantage. Celle qui dépendrait d'une impression morale triste réclame un changement de situation, l'absence de ces émotions, l'emploi des calmans aidé d'un régime convenable. Dans le cas où cet écoulement serait symptomatique d'une ulcération, d'un engorgement, ce serait contre ces affections qu'il faudrait diriger les moyens médicamenteux.

Traitement des engorgemens et ulcérations simples. Ce que nous avons dit sur leur nature suffit pour en déterminer le traitement, et en cela nous suivrons la route tracée par les meilleurs praticiens, parce qu'elle est la plus sûre et expose le moins à l'erreur. Je n'insisterai pas également sur tous les moyens conseillés, je me contenterai d'en énumérer le plus grand nombre qu'il me sera possible dans les bornes étroites où je désirerais me restreindre.

Dans ces engorgemens survenant à une époque où il y a suppression d'une évacuation sanguine habituelle qui se faisait par l'utérus, cet organe est le siège d'une fluxion qui devient inflammatoire, et cède le plus souvent aux antiphlogistiques secondés du repos, des bains et des injections simples émollientes ou narcotiques, comme celles de pavot, de ciguë, de morelle, de jusquiame, de belladone, etc.; dans le cas où l'on voudrait agir plus immédiatement et plus longuement, on retirerait beaucoup d'avantages d'injections répétées à quel-

que distance, de cataplasmes demi-fluides de graine de lin, que l'on pourrait rendre anodins avec la décoction des plantes que nous avons indiquées. Il est fort rare que, convenablement traités, ces engorgemens passent à l'état chronique. Cependant, s'ils revêtaient ce caractère, il faudrait recourir aux révulsifs, comme à de petites saignées du bras répétées, à des applications de sangsues aux lombes et aux cuisses; mais, selon M. *Lisfranc*, celles-ci ne servent qu'à augmenter la congestion vers l'utérus, et à plus forte raison celles que l'on a conseillé d'appliquer sur le col lui-même, qui ont non-seulement le même inconvénient; mais qui exposent à des ulcérations, et dont je n'ai vu d'ailleurs retirer moi-même aucun avantage. C'est ce qui fait que ce professeur préfère les appliquer sur le sacrum, où il y a communication moins directe avec la matrice. On pourrait encore employer comme révulsifs les ventouses, les cautères aux lombes, les vésicatoires aux cuisses, les moxas autour du bassin, d'après la méthode de M. *Larrey*; les sétons aux grandes lèvres, selon les conseils de M. *Murphy*; mais c'est un moyen peu convenable; les douches ascendantes simples ou narcotiques, employées avec avantage par M. *Alibert*; les injections à double courant, qui ont réussi à M. *Bougon*; celles tentées par M. *Alibert* et M. *Alphonse Leroy*, avec quatre à cinq gouttes d'acide phosphorique dans un véhicule étendu, et qui ont paru amener une amélioration évidente, mais non une guérison parfaite; les injections de chlorure d'oxyde de sodium, dont M. *Lisfranc* a retiré de l'avantage dans quelques cas. On ne devra pas négliger les dérivatifs sur le canal intestinal, le calomel surtout, que l'on peut unir à l'opium. La malade prendra pour boisson la limonade, l'eau de veau, de gomme, d'orge perlé, de cerfeuil, de tilleul, etc.; elle s'abstiendra de vin, de café, de toniques, en suivant un régime lacté, purement végétal, et en tenant son esprit dans le calme et la tranquillité.

Traitement du squirrhe. Quand les engorgemens n'ont point été convenablement traités, ou que, par une cause quelconque, ils sont passés à l'état de squirrhe, comme il est fort difficile de pouvoir con-

stater aussitôt cet état , on emploiera d'abord le traitement que nous venons de passer en revue ; mais après l'avoir continué quelque temps sans succès apparent , on pourra recourir à quelques-uns des nombreux moyens que l'on a préconisés , et dont la multitude indique suffisamment l'inefficacité. C'est là le cas de se conformer aux préceptes d'*Hippocrate* , qui voulait que , dans les maladies rebelles , on eût surtout recours aux moyens hygiéniques , en soumettant la malade à un régime convenable. En soutenant son moral on parvient à amener un changement notable dans toute son économie , et à modifier l'organe malade. Le squirrhe n'est point constamment incurable. On a vu réussir le traitement des engorgemens simples , seul ou combiné avec l'emploi de l'oxyde d'or , d'après la méthode iatraleptique de M. *Chrestien* , de Montpellier. Cet auteur rapporte plusieurs exemples de guérison. Mais les expériences de MM. *Bayle* et *Cayol* tendent à leur faire croire qu'il n'est guère efficace que dans les phlegmasies chroniques de la muqueuse du col de l'utérus. Les frictions avec la pommade d'hydriodate de potasse , ou les injections avec sa dissolution peu concentrée ont paru propres à résoudre ces engorgemens. M. *Hempel* (Rev. méd. , août 1825) assure avoir guéri par l'eau de chaux administrée à l'intérieur , à la dose d'une à trois onces dans une tasse de lait , un engorgement douloureux avec écoulement visqueux et sanguinolent , qu'un régime calmant et antiphlogistique seul n'avait pu arrêter. Mais après avoir constaté l'inefficacité de ces divers traitemens , il ne faut pas attendre que la maladie ait fait assez de progrès , ou ait affecté la dégénérescence cancéreuse , et soit devenue souvent incurable. On doit recourir aux moyens que l'art offre encore au médecin ; il faut , comme dernière ressource , employer la cautérisation ou l'excision. Pour ces deux genres de traitement on se sert encore du *speculum* , qui , dilatant le vagin , laisse la liberté d'agir plus commodément sur les parties malades. En général , la cautérisation est plus douloureuse , plus longue et plus incertaine dans ses résultats ; cependant c'est à ce moyen que l'on doit s'adresser quand la maladie est superficielle , et qu'on ne pense pas se trouver dans la né-

cessité de recourir un grand nombre de fois à cette opération. M. *Dupuytren* est le premier qui ait mis en vigueur ce mode de traitement, dont il a retiré de grands avantages; il se servit d'abord d'acide fluorique, dont l'action violente et instantanée et la rapide volatilisation offraient des inconvéniens qui le firent rejeter. Le nitrate d'argent, la pierre à cautère, l'acide nitrique et le proto-nitrate acide de mercure furent successivement mis en usage, et le dernier est celui qui a paru préférable. Le *speculum* une fois placé, on porte un peu de charpie vers sa partie inférieure, afin de garantir les parties voisines de l'action du caustique; on détache et l'on enlève les matières muqueuses avec un linge ou de la charpie portée au fond du *speculum* : voyant alors le point sur lequel on doit agir, on porte un pinceau de charpie imbibé du liquide sur la partie malade, on l'y laisse quelques instans, et aussitôt après on fait une injection abondante; en suivant la sage pratique de M. *Dupuytren*, on place peu après la malade au bain, afin de prévenir toute violente inflammation. M. *Récamier* a recouru avec succès à la cautérisation dans un cas où l'ablation n'avait pas été suivie d'une guérison complète. J'ai vu employer le fer rouge, à plusieurs reprises, avec des avantages très-peu marqués. Quelques auteurs conseillent la pâte arsénicale du *Frère Côme*. Sans passer en revue les différens procédés inventés pour faire la section du col, pas plus que les divers instrumens qui ont été imaginés à cet effet, comme la cuillère à deux tranchans, l'instrument de M. *Colombat* (1), nous passerons de suite à la manière dont elle a été pratiquée par M. *Dupuytren*, et modifiée par M. *Lisfranc*. Plus d'une fois nous avons eu l'occasion de voir mettre en usage le procédé dont nous allons parler. Le premier de ces professeurs chercha et réussit à amener le col hors des parties extérieures de la génération en le saisissant et l'attirant avec des pinces érigées de *Museux*; l'opération devint dès-lors très-facile.

(1) Dans le dernier numéro de la Revue médicale, M. *Cannella* vient de revendiquer cet instrument, qui semble, d'après les preuves qu'il apporte, lui appartenir depuis long-temps.

M. *Lisfranc* modifia ce procédé en remplaçant le *speculum* d'une seule pièce par un autre brisé, qui a l'avantage, une fois le col saisi, de pouvoir être retiré sans abandonner les branches de la pince, comme dans le premier cas on était obligé de le faire. C'est alors qu'on doit exercer des tractions modérées très-lentes et interrompues. Aussitôt que le col apparaît à l'extérieur, on le fixe par une seconde pince érigne, et en ce moment on peut sans crainte commencer la section du col. Depuis les belles observations de cet habile opérateur, on n'a plus autant à craindre de pénétrer dans la cavité abdominale, car le vagin s'insère à la matrice dans une si grande étendue, que, selon M. *Murey*, la distance du péritoine à l'extrémité du museau de tanche est de neuf lignes en avant et de dix en arrière, ce qui laisse à l'instrument un grand espace à parcourir avant d'intéresser le péritoine. Ce fait offre d'autant plus d'importance, que le succès de l'opération ou la récédive dépendent souvent de l'exactitude que l'on a mise à enlever tout le mal.

Traitement du cancer. Quand la maladie, malgré tous les moyens employés, a affecté cette dégénérescence à laquelle plusieurs auteurs ont attaché l'idée d'incurabilité, quoique l'utérus, par sa situation, se trouve dans les dispositions les plus favorables à confirmer cette opinion, heureusement cela n'a point lieu d'une manière constante; aussi est-ce à tort que ces auteurs ont avancé que de ce qu'un cancer avait été guéri ce n'était point un véritable cancer. Il faut, avant tout, s'attacher à combattre les dispositions morbifiques dont on peut soupçonner l'existence, telles que la pléthore générale ou locale, la disposition lymphatique, scrophuleuse, dartreuse, scorbutique, etc., etc. Si le cancer dépend d'une de ces causes, on pourra le mettre en bonne voie de guérison, en le ramenant à l'état d'engorgement simple. L'on n'a pas besoin de dire que les remèdes doivent être généraux et locaux. Y a-t-il des pesanteurs, des douleurs utérines avec réaction générale, pratiquons des saignées, appliquons des sangsues comme dans le cas de squirrhe, et suivons le traitement qui a été prescrit pour ce dernier.

Pour combattre les vives douleurs, on fait usage des antispasmodiques et des narcotiques en injections ou en lavement ; par exemple, d'un grain d'extrait gommeux d'opium dans cinq à six onces de véhicule émollient. M. *Leroy* vante beaucoup, dans ces cas, les injections avec l'acide phosphorique ; à l'intérieur, l'opium en pilules, la ciguë d'un à six grains, et même un gros ; mais avec cette dernière dose on s'expose manifestement à déterminer des inflammations gastriques et intestinales. C'est précisément là l'accident que l'on peut reprocher à plusieurs préparations préconisées contre cette redoutable maladie ; tels sont l'acide arsénieux, les tartrates et carbonates de fer, l'oxyde d'or et plusieurs autres moyens trop prônés, et dont le succès est loin de couronner l'attente de ceux qui les emploient. Si la maladie n'en marche pas moins, et si l'opération est impraticable, doit-on, encouragé par les succès de MM. *Blundell* et *Beaune*, suivre leur exemple, et enlever complètement cet organe ? Cette opération ne paraît guère praticable que dans les cas où il y a procidence complète de l'organe, comme dans les cas cités par MM. *Récamier* et *Marjolin*, et comme on en trouve plusieurs exemples relatés dans les Bulletins de la Faculté de médecine (n°. 11, année 1809). Mais tout récemment M. *Récamier* vient cependant de pratiquer avec une très-grande dextérité cette opération, quoique l'organe fût dans sa position naturelle. Je regrette vivement de ne pouvoir consigner ici cette observation, dont nous désirons bien sincèrement le succès.

Enfin, si l'art ne peut plus rien pour la guérison, cherchons à remplir, autant que possible, le dernier précepte de *LEGAT* : *aut seca, aut lenire*. Et comme la section est impossible, cherchons à soulager par nos soins assidus ; calmons, autant que possible, ces douleurs atroces par les narcotiques de toute espèce, dont l'emploi a déjà été conseillé ; prenons part aux souffrances des malades, tâchons de les consoler, et de leur rendre les approches de la mort moins terribles.

Traitement des polypes. La cautérisation, conseillée par quelques

auteurs , ne doit être mise en usage qu'autant que ces tumeurs ont un très-petit volume , qu'on n'a pas à craindre leur dégénérescence , et qu'on peut facilement agir sur elles. L'arrachement par torsion ne conviendrait qu'autant que le pédicule serait très-étroit , et qu'on redouterait une hémorrhagie , car il expose à entraîner la matrice. La ligature et la résection sont les deux méthodes les plus admises ; mais , dans ces deux cas , il faut , pour agir , que le polype ait franchi le col de l'utérus , ou que celui-ci soit très-dilaté. Pour favoriser sa sortie , quand il est développé dans cet organe , quelques auteurs ont conseillé la dilatation , qui est loin d'être praticable dans tous les cas. M. *Dupuytren* a proposé et a pratiqué plusieurs fois avec succès la section du col dans plusieurs points : alors le polype s'échappe quelquefois avec promptitude , ou ce débridement permet l'application facile d'une ligature sur le pédicule , soit d'après le procédé de *Levret* , ou plutôt en suivant celui de *Desault*. On emploiera ensuite le serre-nœud de *Deschamp* , modifié avantageusement par M. *Dupuytren* , et qui servira à maintenir et augmenter chaque jour la constriction. La malade , pendant tout le temps , gardera le repos. S'il survenait quelques symptômes d'inflammation ou d'adynamie , il faudrait les antiphlogistiques dans le premier cas , et les toniques dans le second. S'il survenait des hémorrhagies , on aurait recours aux moyens indiqués dans cet article. A la chute du pédicule , il reste une petite ulcération simple , qui n'exige d'autre traitement que celui qu'on a conseillé contre cette affection. Si l'on veut en faire la section , on saisit le polype avec les pinces de *Museux* , on l'attire par des tractions lentes et modérées ; et aussitôt qu'il est parvenu à l'extérieur , on fait la section de son pédicule avec des ciseaux courbes sur leur plat , ou , si l'on craint l'hémorrhagie , on ne la fait qu'après avoir placé une ligature fortement serrée au-dessus. Le reste du traitement est le même que dans le cas précédent.

Traitement des corps fibreux. Toutes les fois que la tumeur fait saillie dans le vagin et qu'on peut agir sur elle , il faut au moindre accident en faire l'extirpation. On se contente alors de la saisir comme on l'a

indiqué pour les polypes; on l'attire à l'extérieur de la même manière, on pratique une simple incision sur la partie moyenne, et on la détache facilement, en détruisant avec le doigt le tissu cellulaire, très-peu résistant, qui l'unit aux parties voisines. C'est là une opération que j'ai vu pratiquer par M. Dupuytren avec une promptitude et une habileté remarquables. Les mêmes moyens, conseillés dans les cas où les polypes sont renfermés dans l'utérus, seraient ici applicables, si la tumeur s'était développée du côté de l'intérieur de la matrice. Mais si elle existe entre les parois du corps, ou entre celui-ci et le péritoine, toute opération devient impraticable : il faut, dans ce cas, s'en tenir au traitement palliatif, en remédiant, par quelques petites saignées, au défaut de menstruation et aux hémorrhagies qui peuvent survenir. De cette manière on calmera l'irritation de l'utérus et des organes voisins, qui finiront par s'accoutumer à ce corps étranger. La femme évitera toute secousse et toute impression violente; on conseillera le repos ou un exercice très-modéré, un bon régime, même un peu tonique, si les forces de la malade le réclamaient.

Il entrerait dans mes vues, en entreprenant ce travail, de rapporter plusieurs observations que j'avais recueillies, avec tous les soins possibles, sous les yeux de médecins et de chirurgiens aux talens éclairés desquels je me serais fait un devoir de rendre un hommage public; mais ayant dépassé les limites dans lesquelles je désirais me restreindre, je cesserai de fatiguer davantage mes juges et mes lecteurs.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Acutorum morborum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Sect. 2, aph. 19.*

II.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Ibid., aph. 5.*

III.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect. 5, aph. 32.*

IV.

Mulieri menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid., aph. 33.*

V.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt; non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Ibid., aph. 57.*

VI.

Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, cibi autem fastidia ipsi accidant, hanc in utero gerere putato. *Ibid., aph. 61.*

VII.

Erysipelas foris quidem intrò verti, non bonum; intùs verò foràs, bonum. *Sect. 6, aph. 25.*

VIII.

Convulsio fit, aut à repletione, aut ab evacuatione, sic quidem etiam singultus. *Ibid., aph. 39.*

IX.

Si lingua ex improvise impotens fiat, aut aliqua corporis pars siderata, melancholicum hoc ipsum fit. *Sect. 7, aph. 40.*

X.

Si quis febricitanti cibum det, convalescenti quidem, robur; ægrotanti verò, morbus fit. *Ibid., aph. 65.*